

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history

Herausgeber: Schweizerisches Nationalmuseum

Band: 60 (2003)

Heft: 1-2: "Zwischen Rhein und Rhone - verbunden und doch getrennt?" =
"Entre Rhin et Rhône - liens et rupture?"

Artikel: Helvétisme, un concept périmé?

Autor: Gsteiger, Manfred

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-169689>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Helvétisme, un concept périmé?

par MANFRED GSTEIGER

Rappelons, pour commencer, que l'Antiquité connaît, sous le nom d'Helvètes, un peuple celtique soumis par les Romains. César les appelle «*Helvetii*» et parle de leur pays, séparé des Germains par le Rhin, «*qui agrum Helvetium a Germanis dividit*». Il s'agit donc de l'Helvétie, une partie de la Gaule qui comprend à peu près le plateau suisse, que les Romains désignent par «*Civitas Helvetiorum*» et «*Colonia Helvetiorum*». Cette référence classique, dans une interprétation républicaine plutôt qu'impériale, aura son importance pendant toute notre histoire, mais surtout au XVIII^e siècle. Lorsqu'Albert de Haller rédige son inscription pour l'ossuaire de la bataille de Morat («*Aufschrift auf das bekannte Grabmal der Burgundischen vor Murten erlegten Völker*»), il s'adresse à ses contemporains en les appelant «*Helvétiens*»: «*Steh still, Helvetier, hier liegt das kühne Heer ...*» Depuis la fin de l'Antiquité l'espace culturel entre le Rhin et le Rhône se divise en deux parties, l'une germanophone, l'autre francophone, dont les frontières ont peu changées au cours des siècles. Privilégier le nom d'Helvétie pour désigner la Suisse moderne revient donc, implicitement ou explicitement, à reléguer au second plan les différences linguistiques.

Le français a conservé ou plus exactement repris l'adjectif «*helvétique*» d'après le latin «*helveticus*», lui donnant un statut officiel dans la «*République helvétique*» («*Helvetische Republik*»), et il le retient encore aujourd'hui en tant que synonyme de «*suisse*» (on réserve l'adjectif «*helvète*» à l'ancienne Helvétie). Dans la partie germanophone de la Suisse moderne cependant, les termes qui ont trait à l'Helvétie sont plus ou moins tombés en désuétude au profit de «*Schweiz*» et «*Eidgenossenschaft*» (et de leurs dérivés). Dans l'enseignement scolaire traditionnel les «*Helvetier*» n'ont jamais signifié autre chose que les habitants indigènes de la future province romaine, tandis que le substantif «*Helvetik*» ne désigne que la république de courte durée de 1798, période que ce même enseignement a dénoncé comme une rupture entre l'histoire pré-révolutionnaire de la «*Confédération*» et son renouveau au XIX^e siècle.

Mais qu'en est-il de l'«*helvétisme*»? A consulter le «*Petit Robert*» ou d'autres dictionnaires contemporains, on apprend simplement que c'est une «*locution, tournure française propre aux habitants de la Suisse romande*». A quoi font écho certains dictionnaires allemands qui disent que «*Helvetismus*» signifie «*in eine andere Sprache übernommene schweizerische Spracheigentümlichkeit*». Or le

comparatiste français Fernand Baldensperger a déjà utilisé le terme d'«*Helvétisme*» voici plus d'un siècle dans une acception en même temps plus précise et plus vaste. Lorsque, dans un chapitre de son livre sur Gottfried Keller, il s'intéresse à l'«*Helvétisme*» de l'écrivain zurichois, il envisage une forme d'esprit et de discours spécifiquement suisse, qui concerne la nation dans son ensemble. C'est dans une perspective analogue, avant tout littéraire, mais aussi socio-politique, que l'historiographie de la première partie du XX^e siècle s'est penchée sur les écrivains et les écrits de l'Ancien régime préoccupés par les traits psychologiques et culturels propres aux Suisses, par ce qu'on appelait l'esprit national, et par les relations interculturelles au sein de la Confédération. On s'étonne donc que ni le «*Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*» de 1921–1934, ni le «*Schweizer Lexikon*» de 1945–1948 ne connaît le terme d'«*Helvétisme*» qui s'est pourtant imposé pour ce mouvement. Il se trouve seulement dans l'édition française et italienne du petit «*Dictionnaire des littératures suisses*» de 1991 et surtout dans le nouveau «*Dictionnaire historique de la Suisse*». Si le champ sémantique de notre mot reste ainsi plutôt mal délimité, sa connotation positive ou négative est également variable, non seulement pour ce qui concerne les régionalismes linguistiques, mais aussi par rapport à un certain «*néo-helvétisme*» conservateur.

La «*Société helvétique*» fondée en 1762 aux Bains de Schinznach se voulait cependant cosmopolite, éclairée, libérale, dans le but de discuter, en dépit des différences linguistiques, religieuses et politiques de ses participants, les problèmes actuels et l'avenir de la Confédération. On a parfois négligé, parfois surestimé l'impact de cette assemblée, moitié amicale, moitié académie, sur l'évolution de la Suisse moderne; toujours est-il que parmi ses membres on trouve des intellectuels de premier rang comme Johann Kaspar Lavater, Johannes von Müller, Heinrich Pestalozzi, Isaak Iselin ou Johann Georg Zimmermann, des catholiques et des protestants, des conservateurs et des «*progressistes*» qui prendront parti pour la République Helvétique, des Alémaniques (la grande majorité) et des Romands comme le Vaudois Philippe-Sirice Bridel et le Neuchâtelois Pierre-Frédéric Touchon, sujet du roi de Prusse, qui prononça une allocution sur «*le bonheur des Neuchâtelois, d'être Suisses*». Dans ses «*Schweizerlieder*», Lavater traduit en vers -parfois maladroits, il est vrai- les faits et les gestes des anciens Suisses pour exhorter ses contemporains à suivre leur exemple; mais au-delà d'un patriotisme

emphatique la Société vise un humanisme universel fondé dans la morale philanthropique des lumières, comme le dit Lavater dans son «Lied der Helvetischen Gesellschaft in Schinznach»: «Wer Gott verehrt, und Menschen liebt, / Und ganz sein Herz dem Staate gibt, / Sich in der Einfalt übet; / Bekannt uns, oder unbekannt, / Der sei ein Bruder uns genannt, / Und brüderlich geliebet!» Ce rationalisme pratique est véhiculé par un sentimentalisme préromantique, et il en résulte, pour citer Ulrich Im Hof, «die Schaffung eines neuen vaterländischen Empfindens, des Helvetismus».

Le pasteur Bridel a essayé de son côté, notamment dans ses «Poésies helvétiques» (Lausanne 1782), de faire écho à ses collègues alémaniques, en insistant plus particulièrement sur la communauté des thèmes poétiques de part et d'autre de la frontière des langues: «Que de détails heureux se présentent au peintre et au poète suisses! Quel pays est aussi pittoresque que leur patrie? Où trouve-t-on plus de scènes différentes sur un aussi petit théâtre? Dans quel climat le lever de la lune est-il plus beau? Où verra-t-on les jeux de la lumière et des ombres parcourir plus rapidement les eaux, les forêts, les montagnes ...» (Discours préliminaire). Si le talent poétique de Bridel n'est pas à la hauteur de ses revendications, si son plaidoyer pour une littérature nationale suisse ne nous touche plus beaucoup, il faut tout de même reconnaître qu'il a utilement œuvré en faveur d'une conscience culturelle commune.

Le mouvement helvétique du XVIII^e siècle se concrétise dans la Société de Schinznach, mais il se manifeste également ailleurs et dans d'autres circonstances. Ainsi peut-on considérer les «Lettres sur les Anglais et les Français et les voyages» de Béat-Louis de Muralt publiées en 1725, dont l'influence sur Voltaire et surtout J.-J. Rousseau est incontestable, comme son premier monument littéraire, encore que chez Muralt l'interrogation sur la spécificité suisse est trop souvent au service d'un didactisme militant. Par contre la revue connue sous les noms de «Mercure suisse» et «Journal helvétique», qui paraît à Neuchâtel entre 1732 et 1784, ne représente qu'une tribune libre, ouverte sur la Suisse allemande comme sur la Suisse française, où s'exprime un encyclopédisme un peu gratuit qui n'exclut pas des contributions de valeur. Tel est par exemple le cas de l'article intitulé «Lettre à un Français, contenant une légère ébauche de la Suisse littéraire» paru en 1760, dont l'auteur est le Lucernois Josef Anton Felix von Balthasar. Au stéréotype des «Républicains belliqueux» auxquels «nos voisins, il n'y a pas bien longtemps, refusaient encore l'esprit» il substitue «la gloire littéraire d'une nation qu'ils méprisaient par habitude [...]». Depuis qu'un Muralt, un Haller, un Rousseau, un Gessner, un Iselin ont paru, cette vaine subtilité s'évanouit; et [...] l'on commence à croire que les Suisses ont du savoir et de l'esprit».

Deux remarques générales s'imposent par rapport au mouvement du XVIII^e siècle. Premièrement: la différence des langues ne constitue pas, ou à peine, une entrave à la communication. Etant donné que le français occupe une position éminente en tant que langue de civilisation, l'intel-

ligentsia de l'Ancien régime, à la différence de celle du XIX^e siècle romantique et nationaliste, ne connaît pas d'antagonisme linguistique. Deuxièmement: on constate que les impulsions proprement littéraires sont essentiellement originaires de Suisse allemande. Les noms cités par Balthasar sont à cet égard significatifs, ils viennent tous d'outre-Sarine, à une exception près, et de taille: J.-J. Rousseau. Or l'«helvétisme» du citoyen de Genève est un problème plutôt complexe. Mais quoi qu'il en soit, la réception de Rousseau en Suisse allemande fait pendant à celle de Lavater, Haller ou Gessner en Suisse française. Je cite un seul exemple, la traduction de la «Lettre à D'Alembert» faite par Jakob Wegelin de Saint-Gall et publiée en 1761, trois ans seulement après l'original, avec une annexe qui est une sorte d'adaptation, sous le titre «Herrn Rousseau, Bürgers in Genf, Patriotische Vorstellungen, gegen die Einführung einer Schaubühne für die Comödie, in der Republik Genf. Aus seinem Schreiben an Herrn d'Alembert gezogen, nebst dem Schreiben eines Bürgers von Sanct Gallen: Von den wahren Angelegenheiten einer kleinen, freyen, kaufmännischen Republik».

Politiquement et culturellement la Suisse fonctionne grâce à l'équilibre parfois précaire de ses différentes composantes, notamment linguistiques. A l'époque de l'Ancien régime et encore jusque vers le milieu du XX^e siècle la position minoritaire de sa partie latine était compensée par le prestige et l'usage généralisé du français («Quand l'Europe parlait français», titre d'un livre récent de Marc Fumaroli, où malheureusement les références à la littérature française écrite par des Suisses germanophones du XVIII^e siècle manquent presque totalement). Aujourd'hui les Alémaniques entre eux, dans les médias, voire officiellement, privilégient le dialecte, tandis qu'un anglais américanisé rudimentaire se superpose de plus en plus comme langue véhiculaire (l'Exposition dite nationale dans la région bilingue des Trois lacs n'hésite pas à se servir de préférence du vocabulaire de Microsoft et Mac Donald's). L'enseignement de l'Helvétisme semble relégué parmi les antiquités livresques.

Ce phénomène ne tient pas qu'à la soi-disant globalisation, terme à la mode susceptible d'excuser tous les métisages, mais aussi au néo-helvétisme conservateur apparu avant et pendant les deux guerres mondiales, et incarné souvent, sinon exclusivement, par des figures de la droite politique, en premier lieu le Fribourgeois Gonzague de Reynold. Il est l'auteur de l'«Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle» (1909-12), ouvrage monumental qui reste incontournable, malgré sa tentative de prôner le Doyen Bridel comme écrivain de premier plan et avec tous ses partis pris évidents. L'historien Reynold a accompli un travail à bien des égards fondamental, mais l'idéologue, celui qui se réfère, pour fonder son image de la Suisse confédérale, surtout au modèle de l'Empire médiéval, appelle des réserves, ce qui n'est pas le cas de Carl Spitteler avec son fameux «Unser Schweizer Standpunkt» (1914) qui préconise une communication renouvelée entre les communautés linguistiques, et encore moins de Denis de

Rougemont («Mission ou démission de la Suisse», 1940; «La Suisse ou l'histoire d'un peuple heureux», 1965/69). Et il serait abusif de reprocher au petit livre concis «Der Helvetismus» (1954) du comparatiste zurichois Fritz Ernst, de même qu'aux publications de Karl Schmid ou d'Alfred Berchtold, leur engagement patriotique.

Mais il y a autre chose. Le conservatisme parfois outrancier de quelques «néo-helvétistes», le prolongement et l'officialisation de ce courant dans la «Défense spirituelle du pays» qui s'est démarquée du National-socialisme et du Fascisme tout en ayant recours à certains de leurs idées constitutives (la force, la santé, l'ordre, l'unité, le sacrifice ...), mais qui porte à son actif également la reconnaissance du romanche comme quatrième langue nationale et la création de la fondation pour la culture suisse «Pro Helvetia» (nomen est omen!), ont probablement un peu trop dissimulé le côté rationaliste, républicain et progressiste de l'Helvétisme pré-révolutionnaire. Celui-ci continue pourtant à plusieurs égards dans la République helvétique. Il suffit de penser au républicanisme dans les traces de Rousseau ou bien à la légitimation du caractère plurilingue de l'état nouvellement constitué (une première dans l'histoire suisse) et aux efforts du Ministre Philippe Albert Stapfer pour promouvoir une culture nationale. Et c'est enfin cette république décriée comme une simple domination étrangère, mais préparée et portée par toute une partie de l'élite intellectuelle issue de l'Ancien régime, qui a introduit dans ce pays, au nom de la liberté et de l'égalité, les droits de l'homme et du citoyen.

Il n'y a pas de nécessité de maintenir le terme d'helvétisme au-delà d'une certaine limite historique, d'autant moins qu'après une période d'enthousiasme patriotique faisant suivant la Constitution de 1848, qui englobe Latins et Alémaniques et se répercute également sur la production artistique et même littéraire, on observe une prise de conscience de la différence, pour ne pas dire de la «séparation des races», chez des créateurs parmi les plus importants. Ainsi à Gottfried Keller, qui réfute l'idée d'une littérature nationale, feront écho C.-F. Ramuz et Edmond Gilliard qui confesse: «Je ne puis, en honnêteté littéraire, avoir une volonté d'expression qui ne soit volonté d'expression française. Mais cette volonté est suspecte à tous les policiers de la sûreté helvétique.» Ramuz a pu faire l'expérience de cette méfiance en 1937 à la suite de sa lettre ouverte à Denis de Rougemont. Et Friedrich Dürrenmatt dira plus tard (mais il ne sera pas toujours aussi catégorique) que «la culture en tant que capital national n'est qu'une fiction.» L'historien littéraire, en l'occurrence Roger Francillon, peut faire le point en disant: «Aujourd'hui, le discours de l'helvétisme, qui repose sur des mythes fortement battus en brèche par l'évolution historique et par les écrivains de l'après-guerre, ne correspond plus à notre sensibilité.» Il y aurait (il y a) donc d'une part le civisme,

«suisssisme», «confédéralisme» ou helvétisme, pour employer encore une fois notre terme, et de l'autre la culture tout court, «entre le Rhin et le Rhône» ou ailleurs, partout ou nulle part.

Il faut prendre au sérieux de telles mises en garde. Mais lorsqu'on pose le problème des «espaces culturels, (des) contacts et (des) frontières entre le Rhin et les Rhône», autrement dit, dans ce pays qui s'appelle la Suisse, et qui entend maintenir son identité dans une Europe nouvelle et dans un monde «globalisé», elles ne sauraient conclure le débat. Avons-nous quelque chose de commun au-delà de la politique et de l'économie? Cette question qui sous-tend toute l'histoire de l'Helvétisme reste d'actualité, et son aspect culturel doit être considéré désormais comme décisif.

Les nations ne sont pas (encore) en train de disparaître, mais de politiques elles deviennent de plus en plus des entités linguistiques et culturelles. Or un pays sans langue nationale tel que le nôtre ne pourra survivre sans «capital» culturel spécifique, susceptible d'être utile pour nous-mêmes comme pour les autres. A cet égard notre «capital» (je maintiens sciemment le terme) le plus précieux, le plus important est le plurilinguisme et la pluralité des mentalités latines et alémanique. Mais cette richesse est menacée. Car la concentration du pouvoir (politique, économique, culturel) dans la partie alémanique largement majoritaire du pays entraîne, ou peut entraîner une aliénation des minorités nationales. Videant consules ne quid res publica detrimenti capiat.

En introduisant son étude «Der Helvetismus, Einheit in der Vielheit», Fritz Ernst insiste sur l'«unité dans la diversité» qui est la base de notre nation, et qui ne se limite pas aux structures politiques: «Das solcher Vielheit entsprechende Einheitsgefühl, sofern es über den bloss politischen Begriff hinausgeht, nennen wir <Helvetismus>.» Cette définition est encore apte à rendre service, mais elle doit être repensée. L'unité n'est pas en danger, car la majorité aura toujours raison, et elle détient le pouvoir décisionnel, mais la diversité risque de s'effriter. C'est évidemment le cas pour les langues nationales, mais c'est vrai aussi pour le pouvoir de l'argent qui dicte ses lois soi-disant objectives. Retournons donc la définition traditionnelle, adoptons la devise «Diversité dans l'unité» pour circonscrire les tâches d'avenir de ce petit espace culturel entre le Rhin et le Rhône et, peut-être à son image, d'espaces concentriques toujours plus vastes. La recherche d'une identité plurielle est une exigence fondamentale pour la survie de notre nation et la meilleure chance pour l'Europe et le monde. C'est ce que les «Helvétistes» du passé ont compris dans les limites qui étaient les leurs, et que nous devrions comprendre aujourd'hui dans un monde de plus en plus grand et de plus en plus petit.

RÉSUMÉ

L'examen sommaire du terme «Helvétisme» et de quelques termes apparentés est suivi d'une esquisse du mouvement helvétique de l'Ancien régime (Société de Schinznach, Lavater, Bridel etc.) dans ses dimensions littéraires et civiques, ainsi que de ses prolongements jusqu'au XX^e siècle. A la lumière de cet aspect historique, la troisième partie tente de répondre à la question contenue dans le titre: à défaut d'un «néo-helvétisme» moderne, au début du troisième millénaire, c'est la recherche d'une identité plurielle, surtout dans le domaine culturel et linguistique, qui se révèle essentielle pour la survie de notre nation.

ZUSAMMENFASSUNG

Untersucht werden zu Beginn der Begriff «Helvetismus» und einige verwandte Ausdrücke. Es folgt die Darstellung der literarischen und staatsbürgerlichen Aspekte der helvetischen Bewegung des Ancien Régime (Helvetische Gesellschaft Schinznach, Lavater, Bridel usw.) und ihre Auswirkungen bis ins 20. Jahrhundert. Vom historischen Gesichtspunkt ausgehend, versucht der dritte Teil eine Antwort auf die Titelfrage zu geben: Da zu Beginn des dritten Jahrtausends ein moderner «Neo-Helvetismus» fehlt, erweist sich die Suche nach einer Identität in der Vielfalt, hauptsächlich auf kulturellem und sprachlichem Gebiet, für das Überleben unserer Nation als unentbehrlich.

RIASSUNTO

Il saggio esamina dapprima il termine «elvetismo» e qualche termine apparentato. Successivamente ci propone un'illustrazione del movimento elvetico durante l'Ancien régime (Società Elvetica di Schinznach, Lavater, Bridel ecc.), nelle sue dimensioni letterarie e civiche, e delle sue conseguenze sino al XX Secolo. Infine, tenta di dare una risposta, in un'ottica storiografica, alla questione sollevata nel titolo. Data l'assenza di un «neo-elvetismo moderno» all'inizio del terzo millennio, la ricerca di un'identità nella diversità, in particolare sul piano culturale e linguistico, è indispensabile per la sopravvivenza della nostra Nazione.

SUMMARY

To begin with, the term "Helvetism" and a few related expressions are investigated. This is followed by a discussion of the literary and civil aspects of the Helvetian movement of the Ancien Régime (Helvetic Society of Schinznach, Lavater, Bridel, etc.) and their impact on the 20th century. From a historical perspective, the third section attempts to answer the question raised in the title: since a modern "neo-Helvetism" is missing at the beginning of the third millennium, the quest for a pluralistic identity, mainly in cultural and linguistic areas, is indispensable for the survival of our nation.